

*Pascal Monnier*

# Bayart



**P.O.L.**







# Bayart



Pascal Monnier

# Bayart

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*Ouvrage publié avec le concours  
du Centre national du Livre*

© P.O.L éditeur, 1995  
ISBN : 2-86744-470-5



# **LE PRINTEMPS**



# 1

la saison différente et la succession des saisons, le climat différent aussi,  
l'arrivée du printemps (sans la brutalité qu'il eut, autrefois, là-bas ;  
autrefois, là-bas : chose enfuie, autre maison, autre pays, moins de douceur  
et souvenir lointain, restent bien sûr les photographies et quelques enregistrements)  
autre couleur du ciel, autres bruits, autre chaleur  
et plus de pluie, autre couleur des arbres (plus verts mais d'un vert moins profond)  
et différent parce que le passage de l'hiver au printemps se faisait  
si imperceptiblement (les feuilles ne tombant jamais à terre) :  
plus d'oiseaux et plus de bêtes aussi (dont les lucioles, mais autre saison)  
chiens de chasse, chevaux, etc., et plus de fleurs et la mer proche,  
mais calme et grise, rose aussi parfois après le passage de la neige et de certains nuages,  
avec des îles sombres et basses, presque noires sur la mer rose et les nuages cotonneux  
et l'atmosphère neigeuse (peintes exactement dans des couleurs d'aquarelle  
et dans un herbier depuis disloqué – certaines pages restent mais écornées et même déchirées –  
comme d'autres aquarelles regardées dans ce livre recouvert de toile bleue)

c'est-à-dire sans vague et sans clarté, d'un bleu différent, plus sombre de la maison et du jardin chaque objet, plante, arbre, fleur, chaise, odeur, meuble, image ainsi que la disposition des pièces et la disposition des meubles (déplacement des uns et des autres, bruits familiers jusqu'au rêve incroyablement précis, inattendu, mais truffé d'erreurs et l'impossibilité d'en démêler la raison)

autre : le pont suspendu à gauche, en bas des rochers, une petite plage, devant le fleuve de couleur bleue ou jaune, des bateaux de la marine marchande (l'autre marine étant seulement la marine sans qualificatif d'aucune sorte ; ce qui prouve sa supériorité sur l'autre) – pétroliers, ferrys, cargos, transbordeurs –, les panneaux d'affichage où sont inscrits les heures des navettes entre ici et l'autre rive – ciel bleu pâle, mer bleu pâle, donc leurs deux lignes se confondant à l'horizon, immeubles gris clair, statue blanche et une rue qui s'assombrit quand le soleil décline – la pierre alors devenant noire – en plein soleil la pierre est blanche mais sous les arcades elle est noire – aussi noire que la pierre salie par la fumée du grand incendie et salie aussi par la fumée s'échappant des cuisines du restaurant

## 2

Le premier jour :

l'important : bassin, potager, fleurs

de la maison, l'important :

et taille des pièces et nombre des pièces

et une maison. L'important : le parc, mais aussi : l'usine, les ateliers

et ceux qui y travaillent.

Du jardin : les arbres où pendent des cigarettes.

Plus tard, on retrouvera des magnolias et on comprendra pourquoi.  
De l'usine (on disait le hangar) les tables à dessin et les hautes machines.

Plus tard, tout cela sera détruit mais pas seulement cela.

A côté : les bureaux, dont un gardera toujours une certaine odeur de colle.

Ce bureau n'a pas eu le temps de vieillir.

Dans ce bureau, pas grand-chose.

De l'ancien bureau, des maquettes (de machines, de camions, de trains), des cartes.

Les murs au fond, les murs autour ;                      les murs entourent cet endroit.

Un pavillon de gardien à l'entrée

et même une pompe à essence dans la cour.

Un parc (c'est-à-dire des arbres pour l'ombre et le regard, des fleurs aussi),

un jardin (des légumes, des fruits), mais aussi :

le bassin, les allées (marcher, circuler, promener les poupées),

aussi : des pavillons, un chenil, une maison, des dépendances, de l'eau, des plantes.

Dans la maison : couleurs claires pour les chambres des filles, foncées pour les garçons.

Encore : des recoins, des couloirs, des placards,

des réduits et dedans    des objets

Les magnolias, revus plus tard ainsi que les marronniers.

Difficile de savoir le nom des arbres à cigarettes, mais certainement

pas des tilleuls, pas des marronniers,

pas des chênes, pas des trembles,

pas des saules, pas des frênes,

ne sont pas des pins, ne sont

pas des acacias,

désignés désormais comme des arbres à cigarettes.

Les platanes sont des arbres,  
les platanes sont des arbres verts et gris feuilles et tronc  
dont les feuilles sont larges et laides et, donc,  
les platanes ne sont pas des ormes, sont différents des ormes.

Aussi : un kiosque à musique, en rocaille.

La rocaille : du ciment en branches d'arbre, très tordues,  
très emmêlées qui font un kiosque à musique.  
Le ciment imite les branches d'arbre la forme, le toucher, pas la couleur.

Un peu partout : du ciment imitant les branches des arbres  
(comme il y a du tissu pour imiter les fleurs).

A la mer : des pins, des tamaris, des acacias  
et des mimosas (mais autre saison) si mer chaude.

Deux tilleuls aimés comme des frères.

Autant, je crois, que ce pommier, que ce marronnier,  
que ce magnolia, que ce chêne, autant, vraiment, autant.

Les pins sont de grands arbres  
plus à regarder qu'à toucher, sont des arbres à regarder.  
L'écorce épaisse et régulière ne sent rien  
et, dans les détails, la maison et le jardin  
ne ressemblent à rien, si ce n'est que je le veux,  
n'ai pas oublié le moindre détail :

les murs blancs (mais gris dans la partie basse)  
et les pierres repeintes du pavillon, repeintes plusieurs fois.

Tu peux dire : "Là, *papa* avait cassé la collection de cendriers !"

Et tu peux dire aussi qu'il y avait une odeur,  
une odeur humide, de pierre humide, évidemment.  
De pierre humide derrière le bassin de rocaïlle  
et, dans ce bassin (qui n'était pas vraiment un bassin),  
peut-être masqué par un arbre, encore, et sans doute :  
les feuilles de l'arbre tombant doucement sur l'eau tiède.  
Les feuilles là sentaient une odeur de pourriture.  
Il y avait donc plusieurs sortes d'odeurs :  
celle des fleurs de magnolias  
celle de la pierre humide qui sent toujours un peu la tombe  
celle de l'eau et des feuilles (de la pourriture des feuilles sur l'eau tiède).

Si tu regardes un arbre longtemps : l'arbre reste éternellement l'arbre  
mais la pierre s'effrite, la pierre est différente.  
Au premier regard les arbres et la pierre se ressemblent  
mais tu dois ajouter : au premier regard seulement.  
Puis les arbres et la pierre s'éloignent :  
les arbres ressemblant à de la pierre ;  
les pierres ressemblant aux pierres d'autrefois.

En premier lieu : des murs, des murs entourant un jardin,  
entourant une maison, entourant un hangar, des bureaux,  
des murs entourant un domaine.

Plus tard : des murs entourant un jardin, entourant  
une maison, entourant une grange, entourant un bûcher,  
entourant des prés, mais n'entourant pas la rivière.

La rivière bordant des prés, mais ne protégeant pas les murs.

Sur la rivière : des barrages, des herbes, des barques  
et l'odeur de pourriture (la pourriture des feuilles).

Une odeur ressemble à une autre odeur. Un peu.  
Les feuilles en pourrissant dégagent une odeur assez semblable à l'odeur,  
les feuilles dégagent une odeur semblable,  
les feuilles, une odeur,    une douceur, une odeur chaude et douce,  
et ces feuilles-là, derrière la rocaille  
(derrière le bassin de rocaille, derrière l'arbre)  
et ces autres feuilles, celles qui tombent sur la rivière,  
sentent la même odeur.

Mais ce ne sont pas les mêmes feuilles  
et, d'ailleurs, ce n'est pas la même époque,  
ce n'est pas le même jardin, la même maison, bien que tu aies pensé :  
c'est peut-être la même maison, le même parc, le même endroit.

Et si tu l'as pensé parfois, ou, plutôt :  
tu te doutes que tu as pensé ça parfois, et, pourtant :  
ce n'est pas le même endroit, pas la même époque.  
Tout se ressemblant un peu à première vue  
(le parc, le nom des arbres, les fruits et tous ces gens autour)  
et, surtout, ces fleurs bien disposées.



Le plus difficile fut de quitter la maison  
– difficile aussi d’abandonner les arbres  
qui, depuis, ont poussé autrement,  
et, hors de ta vue, ont poussé  
bien que tu ne les regardes plus ;  
le plus difficile fut de ne pas revenir  
– bien que l’autre maison ait aussi eu ses arbres,  
avait ses allées, ses statues, ses fontaines.

Quand tu regardes les fleurs, que tu regardes les arbres  
et alors que tu penses à cette maison et à cette autre maison,  
il ne se passe rien. Mais tu sais que tous les arbres  
(tous les arbres que tu regardes) se ressemblent un peu  
bien que tous les arbres soient différents – dans certains détails –  
et comme les fleurs (une fleur : zinnia, rose ou renoncule)  
se ressemblent un peu et chacune est proche  
(proche de celle que tu as vue en premier),  
les arbres ressemblent tous à celui que tu as vu en premier.

Et peu importe que ce soit un arbre à cigarettes  
(celui dont tu ne sais pas le nom, que tu appelles l’arbre à cigarettes),  
peu importe que ce soit un tilleul ou un marronnier  
ou un arbre ayant encore un autre nom,  
puisque tu as retenu l’image d’un arbre  
et que, depuis, pour toi, tous les arbres se ressemblent un peu  
(de même que toutes les fleurs se ressemblent un peu).

Retrouvée l’odeur de cendre dans la pièce du haut,

enfouie dans les fauteuils, dans les murs,  
dans les tentures, flottant partout :  
odeurs et bruits retrouvés, reconnus  
parfums, cigarettes et odeur de cigarettes, passent deux, là  
et la lumière augmente, transie, la lumière est moins blanche.

Là, retrouvées l'odeur et la légèreté de l'air –  
sur du bleu et du vert parce que le ciel est bleu  
et que les sons se déplacent à peine, vite, l'air  
allégé d'aujourd'hui – ce qui arrive, se voit, bouge doucement ;  
une feuille tremble – déplacement de l'air – un bruit.

Tu n'y arriveras pas :  
plus rien ne pèse légèreté extrême  
tout flotte :  
l'air, les nuages, les sons, les odeurs, les pierres,  
les arbres sans obscurité,  
et simplement ce qui est clair,  
et même le silence sans tremblement  
autre que celui, lent et précis, de cette feuille  
et plus léger encore de cette branche, de cette lumière  
qui change, moins blanche, plus légère encore,  
l'autre branche – la texture de ces fleurs – leur couleur – plus d'odeur,  
des bruits, la lumière qui change – les bruits se déplacent  
comme cette branche – les bruits se déplacent comme cette  
branche – se déplacent –  
ils se déplacent.

### 3

*et Monseigneur mon père combien que amour paternelle  
si grandement obligé que j'eusse dû oublier  
(j'essaie d'obtenir la faveur, la clémence, la douceur du père –  
avons tous les deux quitté la, cette, maison –  
description impossible – ne m'en veux pas – pointe de nostalgie –  
et d'autant qu'ici parmi les peupliers géants je crois pleurer  
et la brise tiède m'étouffe et alors je sanglote (les sanglots ou les larmes ou les pleurs)  
je me souviens aussi de l'arbre derrière lequel il s'était caché ;  
tout ayant, ici, une taille supérieure certaines choses semblent évidemment fragiles et dérisoires)  
les bons propos que chaque jour vous récitiez des nobles hommes du temps passé  
même de ceux de notre maison je serai, s'il vous plaît,  
de l'état dont vous et vos prédécesseurs ont été, qui est de suivre les armes,  
c'est la chose au monde dont j'ai le plus grand désir,  
et n'y point vous faire de déshonneur*

BAYART

### 4

à mon frère aîné (celui qui voulait seulement combattre les ours)  
il revient de garder la maison forte au milieu des terres,  
la tour tenue en fief du dauphin, le parc et les terres autour,  
les collines orange et vertes et plus loin bleues  
et de protéger les hommes muets et de tenir le donjon

## 5

Il m'est	besoin
le mettre en la	maison
d'un	prince
ou	seigneur
afin qu'il apprenne à se	tenir
et quand il sera plus	grand
apprendre les	armes
ainsi vous	prie
tant que je puis vous	prier
que chacun me	conseille
en son	endroit
à son	sujet
le	lieu
où le pourrais mieux	loger

## 6

je sais elles sont devenues rares, long silence, long silence,  
mais mon père désormais dormait silencieux, des fleurs sur son corps,  
la maison sentant les fleurs et la terre mouillée,  
la chambre était sombre sentait les fleurs la poussière  
(autre sentait la pierre et le froid et une fois la porte ouverte  
comme dans l'histoire obscure de la pierre qui roule



En avril, Bayart devint page. Il quitta la rivière et les deux tilleuls aimés comme des frères. Les beaux jours revinrent, les branches en s'agitant firent s'agiter l'ombre des branches. Il reçut une robe en drap gris et des pourpoints neufs. Quand ce fut l'automne des nuages verts passèrent dans le ciel rose. Il perdit des batailles. Ce fut l'hiver. La nuit tomba sur les arbres noirs. Il fut très beau chevalier, parfait serviteur, ami généreux, loyal ennemi, enfant mélancolique, amoureux fidèle.



110 F  
936211-0  
ISBN : 2-86744-470-5  
10-95

 DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIS